

— Il doit être évident pour vous qu'on m'a calomnié. Rendez-moi donc mon épée, et laissez-moi continuer mon chemin. Si vous m'en croyez même, reprit Gaétan à voix basse et d'un ton insinuant, vous ne retournerez pas à Ancenis, où les républicains entreront dans quelques heures. Vous m'accompagnerez en Bretagne, d'où nous passerons en Angleterre.

— Monsieur le marquis, répondit froidement le digne officier vendéen, je considère ce que vous faites comme une désertion, et je ne suis pas de ceux qui désertent.

— Fort bien. Chacun, en cette extrémité, pense et agit comme il l'entend. Je suis libre, n'est-ce pas ?

Coquelicot intervint brusquement.

— Avant tout, dit-il, il convient de chercher les preuves de l'innocence de cet honorable gentilhomme dans le fossé plein d'eau que voici. J'ai idée qu'on les y trouvera.

Et du doigt il désignait la petite douve où le marquis avait fait disparaître adroitement la mystérieuse valise.

Gaétan rougit. Ses yeux s'injectèrent. Il bondit vers Justin.

— Misérable ! s'écria-t-il.

Coquelicot lui présenta le canon de l'arme avec laquelle il l'avait déjà tenu en respect, et cette fois encore le marquis recula impuissant et furieux.

Pendant ce temps, les soldats vendéens, avec la pointe de leurs sabres, plongée dans l'eau bourbeuse du fossé, amenaient à la surface un objet facile à reconnaître, que l'un d'eux saisit et enleva, non sans un peu d'effort. On ouvrit la valise, et on y trouva cinq cent mille francs en argent, en or et en bons royaux. Devant cette pièce de conviction, le doute n'était plus permis.

— Je pense que vous n'oserez plus nier votre crime ! dit alors le chevalier Desessart d'un ton de mépris glacé.

— Peuh ! est-ce un crime ? répliqua le marquis avec une expression goguenarde. Je me suis emparé de la caisse pour qu'elle ne fût pas prise par les républicains, voilà la vérité.

Un frémissement d'indignation répondit seul à cette impudente explication.

L'officier vendéen fit placer sur son cheval la preuve matérielle de l'infamie de Gaétan d'Aprémont. Il ordonna ensuite qu'on liât les mains du marquis, qu'on le mit en croupe en l'attachant par la taille à la ceinture du cavalier derrière lequel il allait chevaucher.

Affectant un aplomb qui cachait mal un profond souci, le prisonnier demanda ce que l'on comptait faire de lui.

— On vous jugera.

— Qui donc ?

— Un tribunal d'honneur présidé par le comte de Flavigny, qui est l'honneur même.

— Oh ! alors je serai condamné. Le comte me hait. Il se vengera.

— Il vous épargnera, je le crains.

— Comment cela !

— Il se contentera de vous faire fusiller.

— Eh bien ?

— Eh bien ! j'estime, moi, qu'un grand seigneur qui a volé et qui déserte mérite d'être pendu comme le plus vil des malfaiteurs !

Une bruyante approbation accueillit ces paroles énergiques du chevalier Desessart. Suffoqué de honte et de rage, le marquis n'eut pas la force de répondre. Il se sentit accablé sous le poids de la réprobation qui s'accumulait déjà sur lui.

Le peleton royaliste s'en retourna au trot vers Ancenis. Coquelicot et Muguette le suivaient en toute sûreté, car ce qui venait de se passer leur avait donné des droits à la confiance des Vendéens ; on avait complimenté Justin de la part qu'il avait prise dans l'arrestation du fugitif, et l'on s'était empressé de renseigner Muguette, qui avait demandé des nouvelles de la famille de Flavigny. Avant de pénétrer dans la ville, l'un et l'autre savaient déjà que le comte, la comtesse, Blanche et Raoul avaient échappé aux massacres du Mans, et qu'ils s'étaient réfugiés dans Ancenis, où ils attendaient que le passage de la Loire pût être effectué.

Parvenus sur la place du marché, Justin et Justine se séparèrent de l'escorte qui conduisait le marquis d'Aprémont. Après avoir laissé leurs chevaux dans l'écurie d'une auberge, ils se dirigèrent vers le fleuve en suivant des rues étroites encombrées d'arbres abandonnés, de charrettes et de caissons. Ils eurent lieu de s'étonner du silence et de la solitude qui régnait au centre même de la ville. Les habitants, craignant de se compromettre et de s'exposer aux vengeances des vainqueurs, s'étaient renfermés chez eux et ne donnaient aucun signe de vie. Quant aux Vendéens, entassés sur les bords de la Loire, impatients de la traverser, ils s'efforçaient de rassembler des barques, de construire des radeaux. Une scène bien plus lugubre, bien plus navrante que celle de Saint-Florent, s'offrit aux regards de Coquelicot et de Muguette, lorsqu'ils arrivèrent sur le quai, au pied du château-fort qui domine le cours de la Loire.

Là ils virent les derniers débris des insurgés, multitude exténuée, grelottante, hâve, fiévreuse, couverte de lambeaux hideux. Les chefs eux-mêmes, ayant perdu leurs bagages dans la déroute, étaient vêtus bizarrement et misérablement. Les uns cachaient leur tête sous des chapeaux de femmes, les autres sous des turbans pris au théâtre des petites villes qu'ils venaient de traverser ; ceux-ci s'enveloppaient dans de vieilles robes noires de juges détachées du porte-manteau de quelque président ; ceux-là n'avaient pour se garantir contre la pluie et le froid qu'un rideau de lit, une couverture de laine, un jupon de droguet. Rien n'était plus étrange, plus fantastique, et aussi plus triste, plus affligeant à observer que ce spectacle lamentable de toute une vaillante population réduite aux dernières extrémités de l'indigence et du dénûment.

Au moment où ils allaient commencer leurs recherches à travers cette foule anxieuse et désolée, Coquelicot et Muguette s'aperçurent que tous les yeux étaient dirigés vers le fleuve, où se déroulait une scène qui oppressait tous les cœurs vendéens. Quatre grandes barques, chargées de foin, étaient amarrées à la rive gauche. La Rochejacquelein et Stofflet, ayant résolu de les prendre de vive force, étaient montés dans un bateau et traversaient à Loire, dont le flots grossis et rapides menaçaient de tout engloutir. Un second bateau, portant une vingtaine d'hommes déterminés, suivait. On aborde, on se met en devoir d'enlever le foin des embarcations, lorsqu'une patrouille républicaine accourt. Une vive fusillade s'engage. Bien inférieurs en nombre, les royalistes sont dispersés, poursuivis. La Rochejacquelein et Stofflet eux-mêmes sont contraints de fuir et de cacher sur cette terre vendéenne, but de tant d'aspirations et de vœux. A la même heure, deux chaloupes canonnières, venues de Nantes, s'embossent en face d'Ancenis et tirent sur les radeaux construits à la hâte qu'on livre au courant. Ces radeaux sont brisés, ceux qui s'y sont aventurés disparaissent dans les vagues. Un immense cri de désespoir s'échappe alors de mille poitrines. Séparés de son général, impuissante désormais à regagner le Bocage, l'armée royale et catholique, dans laquelle on ne compte plus qu'une poignée de braves capables de combattre encore, comprend qu'elle est irrévocablement perdue. Pauvre armée, composée surtout de vieillards, de femmes, d'enfants, de malades et de blessés, elle repêchent en gémissant : " Hélas ! Dieu nous abandonne ! Il faut mourir ! "

Muguette et Coquelicot avaient le cœur déchiré. Ils pleuraient en silence devant ce tableau où se poignait le plus lugubre découragement, à l'aspect de cette infortune irrémédiable, qui leur mettait dans l'âme comme un deuil fraternel au souvenir du pays natal.

— Viens Muguette, dit Justin en secouant l'émotion poignante qu'il ressentait. N'oublions pas le devoir qui nous amène. Remettons-nous en quête de la famille de Flavigny.

— Tu as raison, Coquelicot. Nous n'avons pas le temps de nous apitoyer, il faut agir.

Et ils parcoururent le rivage, cherchant, interrogeant, sans timidité comme sans bravade, traversant les groupes trop plongés dans la douleur pour les observer et s'occuper d'eux. Ils parvinrent ainsi vers une pointe du quai où deux femmes